

January 1691

Preface to Harangues de Demosthene

Jacques de Turreil

Follow this and additional works at: https://scholarworks.umass.edu/french_translators

Turreil, Jacques de, "Preface to Harangues de Demosthene" (1691). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 97.

Retrieved from https://scholarworks.umass.edu/french_translators/97

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

[Tourreil, Jacques de]. Harangues de Demosthene. Avec des remarques. A Paris, chez Antoine Dezallier. M.DC.XCI. Avec privilege du roy.

BNF X-16878

Dedicatory epistle to the King signed, De Tourreil. [different dedication than the one that appears in the later edition of the Philippics]

Préface, [no page numbers or signature marks. This is the complete preface. The variants “j’ay” / “j’ai” appear in the text.]

//[i]// J’aurois bien plutôt à défendre les défauts de ma version, qu’à vanter le mérite de mon Auteur. Ma raison, & ma paresse d’intelligence m’épargnent l’un & l’autre de ces soins également inutiles. Quel est l’homme assez barbare pour ne pas réverer le jugement que tous les siècles ont prononcé en faveur de l’illustre Demosthène? Quel est le censeur assez humain pour souffrir que l’humilité de ma Préface le desarmât. J’ouvre un beau champ à Messieurs les Critiques, & je me sens menacé d’un long *Errata*. Mon temperament //[ii]// heureux me console déjà. La juste soumission ne me coûte rien, elle me plaît, je la chers par un raffinement d’orgueil. La docilité bien réglée me paroît l’unique voie, qui reste à l’homme naturellement fautif pour arriver à la perfection, ou du moins pour en approcher. Je ne connois pas aussi la mauvaise obstination qui fait tant d’hérétiques dans la littérature. J’abjure promptement & sincerement mes erreurs, des que la verité, de quelque part qu’elle vienne, me les fait entrevoir, & j’avouë peut-être à mon honneur, que si j’avois à outrer un caractere, je prendrois le contrepied du Senateur Venitien qui disoit: J’aime mieux errer de mon chef, que de bien penser avec les autres. *Io amo meglio errar de me che* //[iii]// *far bene con gli altri*. Vous courez donc risque, me dira-t-on, de refondre tout vôtre ouvrage, de vous défaire des licences d’un Paraphraste, & de vous reduire à l’exactitude d’un Traducteur. Vous promettez Demosthene, & vous vous donnez. A peine reconnoît-on le grec dans vôtre françois.

J’ay eu, si l’on excepte la déférence servile, tout le respect d’un copiste pour son original. J’ay suivi Demosthene, mais je n’ai pû l’atteindre.

Il parle avec une telle impétuosité, que sa langue ne peut pas suffire à son esprit, & ses paroles suspenduës ne forment souvent avec toute leur énergie, qu’une ébauche de sa pensée. Ainsi un attachement trop scrupuleux à la lettre, après en avoir défiguré le //[iv]// sens, m’eût éloigné de la fidélité où j’aspire, & où je ne pouvois parvenir qu’avec un tour plus libre & plus étendu. J’ai donc cherché un tempérament, qui sans trop m’écarter du texte, n’en étouffât pas le feu & la vigueur. Je n’ai pû me resoudre à voir qu’un Orateur si vif dans son stile languît trop sensiblement dans mes expressions. J’aurois, si j’ose ainsi dire, glacé les foudres de mon Demosthene, au lieu que j’eusse dû les rallumer, s’il est possible, à l’exemple des Cyclopes, qui méloient le bruit & l’épouvante dans la trempe des foudres qu’ils forgeoient pour Jupiter.

Demosthene ne lie point, il passe sans en avertir, d’une raison à l’autre; il néglige ces noeuds qui paroissent si nécessaires à //[v]// l’oeconomie du discours, & que le geste, l’infléxion de voix, ou quelque autre signe peuvent suppléer dans la déclamation. Là un auditeur tout oeil, & tout oreille, entend ce qu’on lui dit, devine ce qu’on ne lui dit pas, & s’abandonne avec plaisir au torrent de la vive éloquence qui l’emporte. Un Lecteur au contraire, dont le sang froid ne se trouble point à la vûë des lettres inanimées qui le haranguent, ne s’accommode pas d’une telle rapidité. Il veut détendre quelquefois son

esprit, demande qu'on le mene plus doucement, & se rebute, s'il ne rencontre des reposoirs pour soulager son attention.

Mais sans trop nous engager dans une dispute, d'où chacun d'ordinaire sort un peu plus entêté //vi// de sa premiere opinion qu'auparavant, l'autorité d'un Ancien me suffit, Ancien vénérable a tout Moderne. Ciceron dit, & semble l'avoir plus dit pour moi, que pour un autre: *J'ay traduit les harangues qu'Aeschine & Demosthene ont prononcées l'un contre l'autre, & je les ay traduites en Orateur, non en Interpréte, en esclave du sens, & tout à la fois en Maître de l'expression. J'ay crû, ajoûte-t-il, pouvoir me dispenser de la version litterale, pourvû que ma liberté n'affoiblît & n'alterât point les pensées, & il m'a semblé que je devois plutôt le poids que le nombre des paroles à mon Lecteur.*

[follows passage in Latin, Converti ex Atticis durorum ... sed tanquam appendere.]

//vii// J'ay donc quelque droit de me promettre, que l'on approuvera mon choix sur ce modèle, comme j'ai lieu de craindre que l'on ne m'accuse avec justice de l'avoir mal imité. Au moins si j'avois par hazard bien suivi la trace de Ciceron, il me seroit permis de dire, *Le jugement des grands hommes qui excellent dans l'éloquence, tient lieu de raison, & l'on s'égare glorieusement à la suite de pareils guides. SUMMORUM in eloquentia virorum ...* [rest of Latin citation, no source given.] [end of preface]

//3// Premiere Philippique (sample text).

Messieurs,

Si vous aviez à délibérer sur un sujet nouveau, j'eusse avec la soumission due à vos loix, attendu le rang qu'elles //4// prescrivent aux orateurs de mon âge. Mes Anciens à leur ordinaire auroient parlé avant moy; & selon que leur avis m'eût paru vous convenir ou non, j'eusse pris le parti de me taire, ou de vous déclarer mon sentiment. Mais comme nous avons à traiter une matiere qu'ils ont tant de fois rebatuë, l'on me pardonnera sans doute, d'avoir oublié ma déférence accoûtumée pour des collegues, qui par de sages conseils sur de semblables conjunctures, auroient pû vous épargner aujourd'hui vos nouvelles délibérations.

Loin d'icy ces ames foibles, qui ne savent que craindre & desesperer. L'avenir au contraire vous promet une longue suite de prospéritez garenties, par qui? par vos disgraces passées. Elles vous tireront infailliblement de cette léthargie, à qui l'on ne peut se défendre de les imputer. Si tous vos soins & tous vos efforts ensemble n'avoient pû détourner nos malheurs, j'en accuserois avec vous le destin. Mais comment nous en prendre à lui? nous manqua-t-il tant que nous ne nous //5// manquions pas à nous-mêmes? Souvenez-vous de cette guerre fameuse, dont j'ay pour témoin une partie de ceux qui m'entendent: alors vous triomphâtes des Lacedemoniens, quoy qu'au plus haut degré de leur élévation, & la Grece qu'ils opprimoient vous proclama ses liberateurs. Un exemple si recent met dans un beau jour ce que peut vôtre courage, ou vôtre nonchalance: l'un dompta l'orgüeil de Sparte florissante; l'autre redouble l'horreur du peril où vous jetta l'irruption de Philippe aux Thermopyles. Sa puissance, & nos pertes, je l'avouë, ont quelque droit de nous intimider. Songeons pourtant que Pydne, Potydée, Methone, & tout ce qui grossit dans vôtre imagination l'idée de ce monarque, vous a reconnus pour maîtres; que la plupart des peuples qu'il traîne après soy ont jöüi d'une entiere indépendance, & que dans leur choix libre ils ne balancerent pas à s'unir avec vous plutôt qu'avec Philippe.